

Nicolas Lévesque, Pierre Joncas, Marie-Paule Villeneuve

Carlos Bergeron

Numéro 138, été 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62377ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, C. (2010). Compte rendu de [Nicolas Lévesque, Pierre Joncas, Marie-Paule Villeneuve]. *Lettres québécoises*, (138), 49–50.



Nicolas Lévesque, (...) *Teen spirit. Essai sur notre époque*, Québec, Nota bene, coll. « Nouveaux essais Spirale », 2009, 124 p., 22,95 \$.

Psychanalyser le Québec

Il est facile d'être cynique quand vient le moment d'interpréter l'esprit de son époque. Nicolas Lévesque remet en question sa société, poétise les psychoses qui la définissent, se demande ce qui reste lorsque l'on prend conscience que Dieu est mort. Devenir adulte serait-il, finalement, être heureux ?

On dit que la poésie est proche de l'essai. En tout cas, dans son *Teen Spirit*, Nicolas Lévesque propose une transcendance textuelle, c'est-à-dire qu'il alimente sa réflexion en l'empêchant d'être totalement arrêtée par le cadre lexical, laissant plutôt au lecteur le soin d'interpréter un propos « ouvert ». La voix de ce texte « spectaculaire » assemble ce qui paraît être des fragments d'anthologie cousus les uns aux autres : un *patchwork* créatif et intelligent. Tout écrivain pourrait ainsi y trouver un exergue pour une œuvre en chantier, car, d'une certaine façon, toute œuvre pourrait, de près ou de loin, y être liée, entrer en convergence avec elle, tellement sa portée tend vers l'universalité. Trois parties divisent le *Teen Spirit*.

S'AFFRANCHIR

Dès la première partie, « Le rituel de passage » (p. 5-14), l'énonciateur manifeste son désir de témoigner, et ce désir fait suite à une impression d'avoir transgressé un stade de son évolution sur lequel il entend bien porter un regard poético-analytique. Ainsi, il relève le pari de se « déclarer heureux » (p. 9), acte révolutionnaire s'il en est un ! S'affranchir, devenir responsable, passer à l'âge adulte est l'apanage de l'individu prenant conscience de sa liberté de parole. La société québécoise, elle, toujours adolescente (métaphore centrale de l'essai), tarderait à s'affranchir et en serait encore à la difficile étape de la puberté.

DÉFINIR

Dans « De l'esprit adolescent » (p. 15-104), la partie la plus substantielle du texte, le narrateur définit les tenants et les aboutissants de sa métaphore centrale, de ce *Teen Spirit* vécu collectivement : « Tout se passe comme si nous vivions collectivement dans la chambre d'un adolescent en rut [...], un adolescent géant et difforme, obsédé par l'image qu'il projette, son potentiel de séduction, aux prises avec le jaillissement d'élans sexuels et agressifs difficiles à contrôler. » (p. 17) Et ce sujet, parfois noyé dans des considérations trop larges (vraiment trop), dérive dans de la pure poésie, seule façon d'échapper au manque langagier, ce vide, celui de dire sans avoir ce qu'il faut pour le faire : « À la source de ce livre, il y avait la profonde conviction que nous manquions de métaphores pour nous représenter



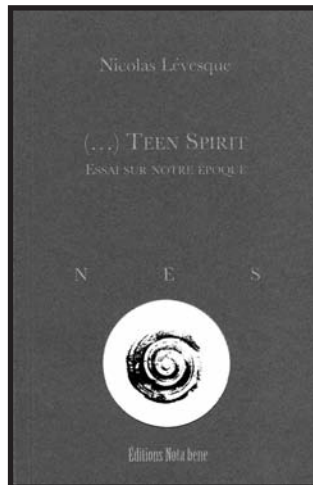
NICOLAS LÉVESQUE

laquelle, tel un miroir, on s'identifie peut-être trop, malgré le silence laissé par les nombreuses métaphores.

PSYCHANALYSER

« En ces temps d'apocalypse, de toutes les agonies, je prends plaisir à affirmer que ma pratique psychanalytique (en tant que psychologue en bureau privé) se porte bien » (p. 109), est le constat auquel arrive l'énonciateur qui, dans cette dernière partie, commente le statut de la psychanalyse. Le chapitre intitulé « La toxicomanie collective » (p. 127-142) est particulièrement frappant, puisqu'il fait état d'un monde « répondant à sa détresse par la médication » (p. 128), par l'usage répandu de psychotropes.

Finalement, dans *Teen Spirit*, texte inspirant, il revient au lecteur de répondre au transcendant, à ce manque qui, comme l'énonciateur, le « traverse » lorsque le sens lui fait défaut. Il lui faut le transgresser, ce sens, aller de l'avant et s'affranchir, lui aussi, de ses ornières...



Pierre Joncas, *Les accommodements raisonnables : entre Hérouxville et Outremont. La liberté de religion dans un État de droit*, Québec, PUL, 2009, 118 p., 19,95 \$.

Liberté de religion ?

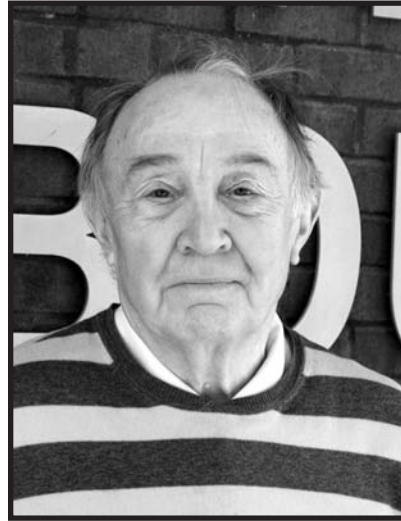
Joncas nous présente une série d'essais visant à nous faire réfléchir sur la pratique des accommodements raisonnables. À la lumière de ce qu'est notre société québécoise, qu'en est-il de la liberté de religion, des effets du multiculturalisme et des conflits qu'il engendre ?

Pierre Joncas, ce retraité de la fonction publique fédérale se portant à défense de la société québécoise, veut mettre les pendules à l'heure dans son recueil réunissant quatre essais bien documentés. Les deux

premiers, « Des stéréotypes et des effets déléteraires de leur propagation » (p. 1-13) et « Destination incertaine, toute piégée : le multiculturalisme » (p. 15-31), ont déjà paru dans la revue *Cité libre* en 1994 et en 1995; les deux derniers, « Vous avez dit "accommodements raisonnables" ? » (p. 33-74) et « Appréciation critique du rapport Bouchard-Taylor et de certaines réactions à sa publication dans les médias et à l'Assemblée nationale » (p. 75-111), sont inédits. Pour Joncas, « [l]e moment est arrivé de dresser un bilan de [s]es observations et de [s]es fréquentations » (p. xvii).

PROTRAIT DE LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE ACTUELLE

Premièrement, il s'agit de contester deux principaux stéréotypes véhiculés à propos des Québécois, ceux qui voudraient que ces derniers soient antiautochtones et antisémites, « image fausse, injuste et insultante » (p. 12) ayant été propagée un peu partout à travers le monde. Deuxièmement, après avoir défini ce qu'est le « multiculturalisme », Joncas montre très bien que les Québécois ne sont pas xénophobes, mais que leur position déjà précaire, notamment par rap-



PIERRE JONCAS

port à leur langue et à leur culture, leur fait craindre un manque de reconnaissance similaire à ce qu'ils ont vécu dans le passé. Troisièmement, on en vient aux accommodements raisonnables, fil conducteur du présent recueil, afin de montrer que, comme certains l'ont prétendu, il ne s'agit pas d'empêcher les différentes communautés de respecter leurs croyances religieuses, mais plutôt de leur assigner les mêmes devoirs qu'aux autres citoyens. Quatrièmement, Joncas analyse le rapport Bouchard-Taylor et les commentaires qu'il a suscités dans les médias.

En somme, ce portrait efficace d'une actualité qui a fait couler beaucoup d'encre propose un point de vue restreint, un peu trop orienté...

☆
Marie-Paule Villeneuve, *Le tiers-monde au fond de nos bois*,
Montréal, Fides, 2009, 144 p., 19,95 \$.

Quand il s'agit de dénoncer!

L'honnêteté de Marie-Paule Villeneuve ne fait aucun doute. Son désir de donner la parole aux travailleurs forestiers, sur-exploités dans de sombres campagnes québécoises, est tout à fait noble. Est-ce qu'un tel plaidoyer peut réellement faire évoluer les conditions de travail des débroussailliers ?

La spécialiste de la dénonciation des travailleurs exploités est de retour et son discours vise à nous faire prendre conscience de l'esclavagisme dans lequel sont plongés de nouveaux arrivants et des Québécois de souche : « J'ai voulu faire connaître leur statut, leurs racines, leur vie. De sorte qu'on se souvienne de ces travailleurs alors même que le métier de débroussaillier n'existera peut-être plus. » (p. 13) Marie-Paule Villeneuve a fait du véritable journalisme d'enquête et s'est rendue sur le terrain pour constater le drame de ces travailleurs. Celle qui se trouve devant une forêt qui sent « l'essence, la gomme d'épinette et les feuilles labourées » (p. 19) et qui doit aller uriner dans un buisson « au milieu d'un monde d'hommes » (p. 23) est ahurie face à ce qu'elle découvre : conditions de travail misérables, salaires minables, main-d'œuvre faisant du « temps » pour gagner ses semaines d'assurance-chômage... Selon certains contremaîtres, « pour être débroussaillier, il faut accepter la misère » (p. 43). La



MARIE-PAULE VILLENEUVE

matière de l'essai est mince, de sorte que le sujet est épuisé après les trente-six premières pages. Tout ce qui suit est répétition, mais cette répétition est organisée à partir de la voix de différents locuteurs.

LA PAROLE AUX TRAVAILLEURS

Marie-Paule Villeneuve tente de dresser un fidèle portrait de la profession en donnant la parole aux travailleurs. En effet, elle en interroge quelques-uns qui, à tour de rôle, viennent nous raconter leur histoire d'horreur. Un ex-journaliste recyclé en ouvrier sylvicole (chapitre 3), Jean-Baptiste Mailloux, cet ancien professeur d'université détenant deux maîtrises (chapitre 5), Stann-Simon Mahoua, originaire du Congo-Brazzaville (chapitre 6) et un cardiologue moldave, Andrei Topalov (chapitre 7), défilent pour expliquer dans le détail le fait que les conditions de travail inhumaines menant à un salaire de crève-la-faim sont, ou ont été, leur lot pendant un certain temps. Bien évidemment, l'échantillonnage présenté a tout pour illustrer que le profil du débroussaillier n'est pas nécessairement celui auquel on pense spontanément, c'est-à-dire l'illettré qui va travailler avec sa boîte à lunch ou l'étudiant gagnant ses études ! Il a plusieurs visages, ce pauvre travailleur, différentes personnalités...

Enfin, faut-il lever notre chapeau à Marie-Paule Villeneuve pour avoir consacré toute cette énergie afin de nous informer sur la pratique d'un métier qu'on ne voit pas ? Ou alors doit-on lui dire que, malgré sa ferveur à défendre la veuve et l'orphelin, elle gagnerait à s'exprimer dans un média autre que la littérature, un média où sa voix serait beaucoup plus entendue ?